

MES LABYRINTHES

VIVRE AVEC LA DIFFÉRENCE

● FLORIAN FORESTIER

ÉDITIONS DU **faubourg**
DOCUMENTS



•

MES LABYRINTHES

Une place pour l'autisme

FLORIAN FORESTIER

ÉDITIONS DU **faubourg**

COLLECTION DOCUMENTS

I

•

C'EST D'ICI QUE J'ÉCRIS

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal-baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires : je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. »

Virginie Despentes¹

Moi, je ne sais pas de chez qui j'écris. Tel est bien le sujet. Des noms, il en existe trop : fêlés, geeks, malpolis, *weirdos*. Ils sont nombreux et ce ne sont pas les bons. Ils ont été faits pour d'autres et m'échappent, même pour dire la colère. Ou la peine, l'incompréhension, la révolte.

Ce qui me pousse, alors ? À écrire, à parler, à crier ? Peut-être le scandale de ces mots

¹ Extrait de *King Kong Théorie*, Grasset, 2006, p. 9.

qui résistent et se dérobent – le sentiment aigu d'un piège, d'une toile d'araignée qui se resserre, quoi que je dise et fasse lorsque j'*en* parle.

Quand il s'agit d'autisme, les mots semblent ne pouvoir que trahir.

Je ne veux pas faire ce récit édifiant que tout pousse à écrire, pourtant. Je ne souhaite pas divertir ni administrer une leçon de vie ou de sagesse. Ce genre de livres, il en existe déjà tant. Écrits avec des mots simples et percutants, construits autour d'anecdotes qu'on retient, de bizarreries bien visibles, mais inoffensives. Écrits pour demander pardon d'être ce que l'on est, pour prouver qu'on peut être aimé. Tout montrer sans aller au fond, tout mettre sur la table, dévoiler toute sa peau.

De l'autisme, les gens ne savent presque rien. Ou pire, ils en connaissent les clichés, et se font des personnes concernées de vagues et drôles silhouettes. Avant de commencer, avant tout, il faut remplir ces contours. Les colorier, les incarner, les voir dans toutes leurs dimensions. Les rencontrer vivantes.

Moi, par exemple. On dit souvent que je suis chiant. Que pour me supporter, il faut faire des efforts, prendre sur soi. Instinctivement, ceux qui me croisent ne me considèrent pas comme un type aimable. Il faut avouer que

je n'ai pas toujours envie de faire semblant, de quémander je ne sais quoi, comme s'il fallait attendre l'autorisation pour être, pour parler. On me dit immature. Égoïste. Avare. Envahissant. Mégalo. Toxique. Bruyant. Certains sont allés jusqu'à répugnant. Je ne sais pas si je le suis vraiment, mais on l'a dit de moi. C'est donc que je l'inspire. J'ai dû me constituer avec cela aussi, avec ces mots qu'on m'a jetés. Ils sont en moi, ils filtrent la lumière du monde.

On me l'a dit, et je refuse de vivre dans la peur qu'on me le dise encore.

La peur de déranger, de troubler, car derrière tous ces mots, il y a bien ceci : la gêne, le trouble. Ça tremble, ça déroute, quelque chose avec moi ne colle pas, dans la silhouette autant que dans la voix. Les roboticiens ont une expression pour le désigner : la « vallée de l'étrange », cette déstabilisante sensation qu'inspire un robot lorsqu'il ressemble trop à un humain. Peut-être les gens ressentent-ils ce type d'émotion devant moi. Je ne suis pas un robot. Je suis presque comme eux, si proche, et pourtant...

La première chose, c'est donc ce trouble entre vous et moi. Vous ne savez pas, et moi non plus. Ce que je suis. Ce que j'ai à vous dire. Le point de départ est dans la perplexité,

le silence qu'il faudra bien remplir. Avec quels mots ? J'ai dit certains des vôtres. Ils sont souvent violents. Les premiers qui me viennent ne le sont pas moins. Colère, révolte, lourdeur. Je ne le cache pas. Je ne veux pas le cacher. Il n'y a pas que ça, bien sûr. Ces mots ne seront pas les derniers. D'autres parleront de saisissements, de rencontres, d'une puissance d'extase, de création en moi, en tous ceux qui sont comme moi. Ces autres mots, je sais qu'on les attend. L'autre face de l'autisme, ce monde étrange et merveilleux. Ils viendront à leur heure. Ils sont là. Ils ne vous sont pas dus pour autant. Ce serait trop facile.

Cette fois, il faudra prendre le temps d'entrer dans l'épaisseur d'une vie. D'affiner votre carte des traits autistiques, qui pour l'instant, ressemble aux cartes du monde du temps de Magellan. Avec des reliefs dessinés au feutre gras, d'énormes préjugés à la place des continents. Alors que ces traits varient, se déforment, se transforment. Certaines situations les soulignent ou les dramatisent, d'autres les magnifient. Pour les exprimer vraiment, il faut beaucoup de mots.

Le mouvement des personnes autistes porte un nom : neurodiversité. Celle-ci veut faire reconnaître la variabilité neurologique de l'espèce humaine. D'une part, montrer que

certaines particularités seraient bien moins handicapantes si les normes et les attentes sociales ne les aggravait pas. D'autre part, faire voir tout ce qu'il y a derrière et à côté des troubles. Au-delà des critères diagnostiques et de la clinique. Une manière d'être, de penser, d'agir et de vivre, un rythme du corps.

Depuis vingt ans, les sociétés occidentales construisent tout un discours autour du potentiel caché, du potentiel à révéler. Les autistes, écrit le sociologue Alain Ehrenberg, « sont ceux qui, en tant que groupe, personnifient l'idéal du potentiel caché parce qu'ils l'ont rendu visible auprès de l'opinion publique¹ ».

Discours trop simple. Le terme « potentiel » ne colle pas. Un potentiel s'exploite quand l'expérience de l'autisme est aussi celle de ce qu'on ne maîtrise pas, l'indisponible en nous. Non pas d'un potentiel caché, mais – c'est tout différent – d'un inconnu, d'un indéterminé, de quelque chose d'épais, d'informe et d'indécis dont on ne sait jamais ce qui peut naître. L'expérience d'une lente exploration. De soi d'abord. Du corps que je suis et qui m'excède.

1 Alain Ehrenberg, « L'idéal du potentiel caché. Le rétablissement, le rite et la socialisation du mal », *Anthropologie & Santé*, 20, 2020 ; *La mécanique des passions*, Odile Jacob, 2018.

Certains parlent d'un « super-pouvoir¹ ». Image délicate. Disons que c'est un super-pouvoir qu'on ne comprend ni ne maîtrise, qui nous emporte, et le plus souvent nous paralyse. Ces dernières années d'ailleurs, beaucoup de comics ont choisi cet angle pour parler des super-héros² : l'immaîtrisable, le terrible en eux, et toute la solitude. Étant donné le nombre de personnes soupçonnées d'être autistes parmi leurs auteurs, il est possible que cela soit volontaire, que le super-héros soit devenu une sorte d'autoportrait. Un être luttant avec quelque chose en lui qui le dépasse ; quelque chose qui pourrait être beau, mais qu'on ressent d'abord comme un terrible poids, une menace. Hulk en est l'archétype. Dans le civil, il est Bruce Banner, physicien nucléaire. Ses travaux sur les neutrons sont inégalés. Mais le public est fan de sa façon de perdre tout contrôle et de se transformer en monstre vert de rage. Il est vraiment dangereux, Hulk, totalement terrifiant, un destructeur de mondes. Parfois certes, la rage qu'il porte toujours en lui peut servir. Elle le rend invincible, elle protège la terre face aux menaces stellaires. Conquérants. Entités. Tout

1 Lali Dugelay, *L'autisme est mon super-pouvoir*, Jouvence, 2023.

2 James Baldock, « My sons have autism – so Stan Lee's superheroes were invaluable to them », *The Independent*, 13 novembre 2018.

est plein d'êtres et de guerres dans l'univers Marvel. Au quotidien, elle fait plutôt le vide. Hulk la troquerait volontiers contre l'amour, cette force cachée. Cette force insaisissable, avec laquelle on n'a jamais fini, qui surgit sans cesse autrement, exige toujours de nouveaux mots.

II



POURQUOI PARLER ?

« C'est tout de même un problème impressionnant quand on le découvre pour soi-même. Très vite, ça s'est transformé en une espèce de menace psychiatrique : si tu n'es pas comme tout le monde, c'est que tu es anormal, si tu es anormal, c'est que tu es malade. »

Michel Foucault¹

J'ai mis du temps à savoir en parler. Mon autisme, je l'évoquais d'abord mal à propos, face à des amis trop intellectuels qui se bouchaient les oreilles et répondaient de travers. Dans quelle rage ils me jetaient ! Délivre-toi de l'emprise de ton psychanalyste, disait l'un. Tu ne vas pas au fond des choses, renchérisait un autre ; c'est le rapport à la mère qu'il te faut interroger... De cerveau, de corps et

¹ Extrait de Roger-Pol Droit, *Michel Foucault, entretiens*, Odile Jacob, 2004, p. 51-79.

de physiologie, ces bons esprits ne voulaient rien entendre.

Pourquoi prendre la parole aujourd'hui ? Pourquoi, sur ce sujet périlleux, qui vous étiquette ?

Je préférerais en effet que la question soit derrière moi. Ne plus être obligé d'en faire ma cause. Que l'autisme soit quelque chose d'incorporé à tout ce que je suis d'autre. Une part de moi qui resterait bien sûr latente, active, mais qu'il ne me faudrait plus nommer, montrer sans cesse. J'aimerais vivre sans plus devoir le dire. Le vivre plutôt que le dire.

Pourquoi parler, alors ? Pourquoi dire si fort et si nettement l'autisme ? Le crier au risque de brouiller ce que j'ai péniblement atteint ? Une crédibilité ? Presque un statut !

Parce qu'il faut le faire au moins une fois.

Parce que j'ai enfin appris. Je sais quoi faire maintenant. Je sais comment le dire.

Par cohérence de romancier, aussi. Si je me prenais pour un personnage, l'autisme serait impossible à taire. Sans lui, je ne serais qu'incohérence. Comment comprendre sinon les échecs, les rebonds, les choix qui n'en sont pas. Les impossibilités de cette vie qui s'invente pas à pas, si lentement ? Comme si, à quarante ans, je commençais seulement à me trouver, à prendre la consistance d'un adulte.

La symphonie de mes rencontres, la variété de mes mondes, la digression constante qu'est mon quotidien s'assemblent enfin.

Enfin, parce que ça revient. On n'en sort pas. Dès qu'on l'oublie, il rejaillit. Il revient quand on le croit derrière soi. Il s'accroche. Un peu comme dans *Alien*. Il en reste toujours un. Une trace, un œuf, un germe. Chaque fois, on se croit sauvé, chaque fois ça recommence. Un désordre ou une anxiété me saute au visage, s'agrippe, m'enserme. Il faut accepter de composer avec. C'est en tout. C'est partout. L'autisme se mêle, se glisse. Il hante mon passé, donc mon présent. Il est dans mon choix (en était-ce un ?) d'étudier la philosophie, dans la façon dont je m'y suis mis, dans la manière dont j'ai cherché ensuite à la fuir. Je me suis bâti sans savoir où j'allais – en avançant, en faisant mon miel de tout, des obstacles, des circonstances. Ma vie n'a jamais eu l'évidence d'un cursus ; elle n'a pas été portée par de grands choix, mais par de petites choses, toujours à la fois ici et ailleurs.

Sans l'autisme, ça n'aurait pas de sens. Ce serait comme un mouvement brownien, une frustration, une impuissance. Je me regarderais au travers de la vie des autres et n'y verrais que ce qui me manque. Je regretterais des

choses, j'en ressasserais beaucoup. Je le fais déjà si souvent.

L'autisme est justement ce brouillage qui fait hésiter, zigzaguer, trébucher. Chaque jour, je trébuche à nouveau. Sur des mots, des regards, si durs, si inutiles. Je trébuche sur ce mot qui roule encore dans mes pieds.